

jusqu'à sa mort, qui arriva après trois jours d'une douloureuse attente. Isidore avait adressé ses *Étymologies* à Braulio, son disciple. Cet ouvrage n'était pas encore entièrement terminé. Ce fut Braulio qui y mit la dernière main.

Il est juste de parler aussi d'un troisième écrivain qui porte également le nom d'Isidore. Il était évêque de Pax Julia (*Beja*), et écrivit une chronique depuis l'année 610 de l'ère chrétienne jusqu'à 754. On pourrait encore citer quelques écrivains, qui, ainsi que nous l'avons dit, étaient tous ecclésiastiques, car du temps des Goths, les laïques, en général, demeuraient étrangers à la culture des lettres; ils se bornaient à les encourager. Les Goths ont agi de la même manière avec le commerce; ils l'ont favorisé, sans vouloir le pratiquer eux-mêmes. On trouve dans leurs lois des dispositions protectrices des marchands étrangers qui venaient négocier chez eux. L'Espagne, baignée par l'Océan et la Méditerranée, est trop admirablement placée pour que le commerce puisse jamais y périr entièrement. Mais pour qu'il devienne florissant il faut que le pays soit tranquille. Qu'on se rappelle toutes les secousses, toutes les guerres qui pendant les trois siècles de la domination des Wisigoths ont désolé l'Espagne, on demeurera persuadé qu'au milieu de toutes ces agitations, il n'a jamais pu parvenir à une bien grande prospérité.

Il faut en dire autant de l'agriculture. Les Goths, en entrant en Espagne, s'attribuèrent les deux tiers de toutes les terres; en leur qualité de vainqueurs et de conquérants, ils eurent bien soin de choisir les meilleures et les plus fertiles, ne laissant aux anciens habitants du pays que celles d'une qualité inférieure. Cette spoliation n'eût été qu'un demi-mal, si les nouveaux propriétaires eussent labouré par eux-mêmes les biens dont ils s'étaient emparés; mais les Goths étaient seulement guerriers: ils eussent cru déroger à leur noblesse militaire s'ils eussent mis la main à la charrue. Cependant ils ne possédaient pas un nom-

bre d'esclaves suffisant pour leur faire cultiver tous les champs qu'ils avaient pris; ils n'avaient pas pu, comme les Francs, attacher les vaincus à la glèbe. Ainsi les deux tiers au moins des meilleures terres arables restèrent en friche et servirent de pâturages aux brebis ambulantes. Les Goths firent, à la vérité, des lois pour punir ceux qui dévasteraient les récoltes, qui causeraient du dommage aux bois, aux vignes, aux oliviers; mais les lois les plus protectrices ne feront pas naître de récoltes là où l'on n'a pas semé. Malgré les plus beaux règlements, la terre reste inféconde quand elle n'a pas été arrosée par la sueur de ses habitants. Ainsi l'occupation de la Péninsule par les Goths fit-elle à l'agriculture de ce pays une blessure si profonde, que onze siècles n'ont pas suffi pour la cicatriser.

La profession de laboureur semblait aux Goths indigne de leur noblesse, par la même raison l'exercice des arts mécaniques leur paraissait peu honorable; et ces travaux, dont la perfection tient encore plus à l'élevation de la pensée qu'à l'exécution manuelle, étaient sans prix pour des hommes qui méconnaissaient le pouvoir de la science: aussi, les monnaies frappées par les Goths se ressemblent-elles de la barbarie des temps. Les caractères graphiques y sont quelquefois si mal formés, que les légendes deviennent indéchiffrables. Les effigies des rois qu'on y a gravées sont roides et faites d'une manière grossière. Enfin, un seul exemple suffira pour faire juger combien sont informes les types qu'on y a dessinés. Au dos de quelques-unes de leurs médailles ils avaient essayé de graver une Victoire; mais telle était l'imperfection de cette figure, que plusieurs personnes la prirent pour l'image d'un scarabée. Il a fallu toute la sagacité des antiquaires pour deviner l'objet que l'artiste, ou plutôt l'ouvrier, avait réellement voulu y représenter. Il est cependant plusieurs médailles qui ne sont pas tout à fait aussi barbares; parmi les plus correctes il faut citer celle

de Wamba, gravée planche XXXII, n° 6.

Cependant il est un art dans lequel ils avaient acquis un grand renom : ils passaient chez les Francs pour d'excellents architectes. Dire en ce temps qu'un monument avait été bâti par un Goth, c'était en faire l'éloge. Ainsi, dans une chronique écrite vers la première moitié du huitième siècle, on rapporte que le corps de saint Ouen était enseveli dans l'église de Saint-Pierre de Rouen, ouvrage admirable construit de la main des Goths (*).

Il ne faut pas, au reste, confondre leur style architectural avec celui qu'on a pendant longtemps désigné sous le titre impropre d'architecture gothique, et qui est principalement caractérisé par la présence de l'arc en tiers-point. On est maintenant convenu d'appeler celui-ci style ogival, car il est de plusieurs siècles postérieur à l'époque dont nous nous occupons. Les monuments que les Goths élevaient n'avaient rien qui les distinguât des constructions romaines de la décadence : c'était le style roman ou byzantin. « On doit regretter, dit M. de Laborde, qu'aucun de leurs édifices ne soit resté assez intact pour qu'on puisse juger de cette époque intermédiaire des arts. » Les constructions qu'on peut avec certitude attribuer aux Goths sont excessivement rares. On cite les murailles de Tolède, dont une partie est l'ouvrage de Wamba, ou bien encore le portail de l'église de Villa-Nueva, élevé par la sœur du second roi d'Oviedo. On y a sculpté un bas-relief représentant la mort de ce prince étouffé par un ours. Ce monument doit se rapprocher beaucoup de ceux construits pendant la domination des Goths; mais cependant il y avait déjà plus de vingt-cinq années que les Arabes étaient

entrés dans la Péninsule. On retrouve encore en Espagne quelques monuments de style byzantin : il faut citer parmi les plus élégants le portail d'une église à la Corogne (*); la gracieuse église de Saint-Nicolas à Girone (**), et l'abside de l'église de Bososté (***). Mais ces monuments peuvent avoir une date postérieure de trois siècles à la destruction du royaume des Goths; en effet, jusqu'à la fin du dixième siècle l'architecture byzantine a seule été en usage. Ce n'est que vers le commencement du onzième que le style ogival lui a été substitué, et c'est une chose bizarre qu'on ait donné le nom de gothique aux monuments à ogives, puisqu'ils n'ont pu être construits que trois cents ans après que les Goths avaient cessé de régner. Peut-être faut-il penser que le nom de Goth était devenu le synonyme de bon architecte, et que plus tard, pour vanter l'élégance et la légèreté des nouveaux édifices, on a dit qu'ils étaient gothiques. Quelle qu'ait été, au reste, la renommée de leurs constructions, ils en ont laissé bien peu dans la Péninsule, et cependant leur domination y durait déjà depuis trois siècles, quand il suffit d'une bataille perdue pour la faire s'évanouir.

CONQUÊTES DES MAURES EN ESPAGNE. —

DISSENSIONS ENTRE LES CHEFS MAURES.

— LES ESPAGNOLS SE RÉFUGIENT DANS LES ASTURES.

On rencontre souvent des vérités, même dans les fables les plus déraisonnables. Les chrétiens, dit l'Arioste, étaient sur le point de succomber. Dieu appela l'archange Michel, et lui dit : « Va dans l'endroit où la Discorde fait son séjour : ordonne-lui d'en sortir, d'emporter avec elle un brandon, et d'allumer l'incendie dans le camp des Maures (****). » En effet, dès les pre-

(*) Planche 12.

(**) Planche 56.

(***) Planche 54.

(****) subito va in parte

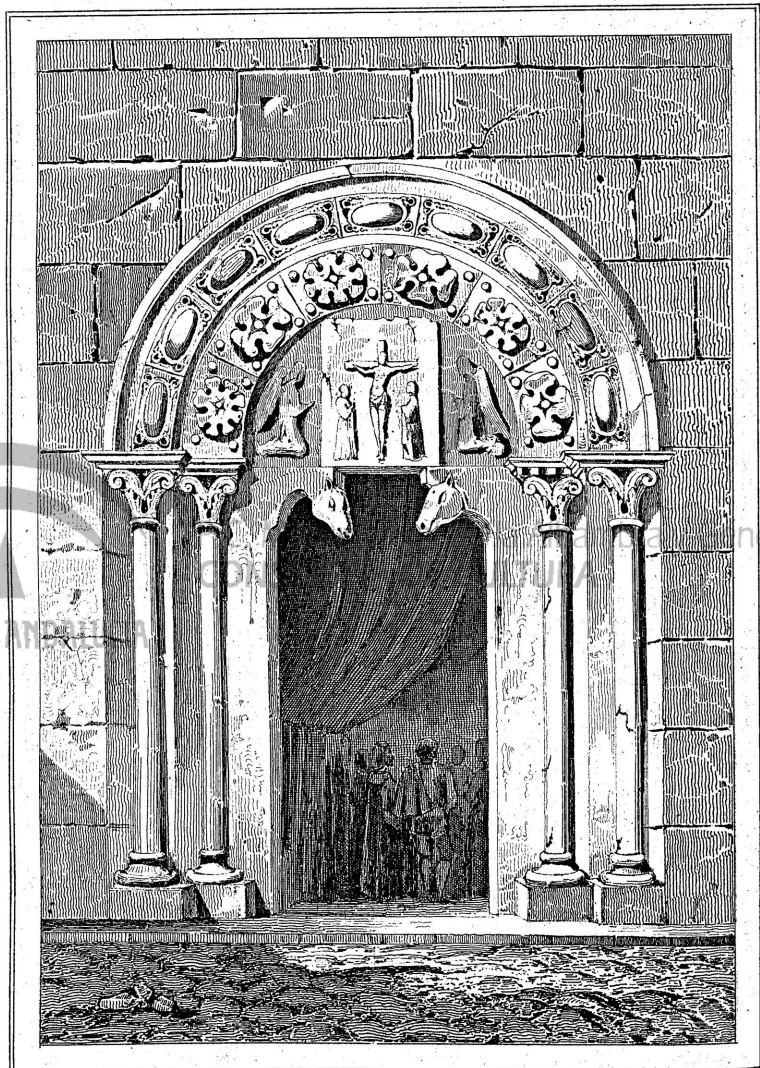
Dove il suo seggio la discordia tenga.

Dille che l'esca, et il fucil seco prenda,

E nel campo de' mori il foco accenda.

C. 14, s. 76.

(*) Illa vero basilica, in qua sancta ejus membra quiescunt, mirum opus, quadris lapidibus, *Gothica manu*, a primo Clothario Francorum rege olim nobiliter constructa fuit, anno plus minus quarto et vigesimo regni ejus, sedem Rhotomagensis obtinente Flavio episcopo. Recueil de Duchesne, t. 1^{er}, p. 638.



Bataillon del.

Lemaire del.

*Portail d'une Eglise à la Corogne.*Puerta pp^{al} de una Iglesia en la Coruña.



niers instants de la victoire, la jalousie éclata entre les généraux arabes ; les dissensions auxquelles elle donna naissance contribuèrent puissamment à préserver l'Europe du joug musulman et à garantir le christianisme d'une entière destruction. Ces discordes, qui durèrent autant que la domination des Maures, ne provenaient pas seulement de cette ambition, de cette soif du pouvoir, si commune chez ceux qui commandent ; elles étaient encore excitées par la différence des races dont était composée l'armée des conquérants. Le fondateur de l'islamisme, Mahomet, appartenait à la race d'Adnan, la plus illustre chez les Arabes. Il était de la tribu des Koraïschites, la première parmi celles d'Adnan. Lorsque le prophète mourut en la onzième année de l'hégire, il avait déjà réuni sous ses bannières toutes les tribus de l'Arabie. Aboubecker, son beau-père et son successeur, ajouta la Syrie à son empire. Omar fut le premier qui porta les armes musulmanes en Afrique ; il commença la conquête de l'Égypte. Ses successeurs continuèrent à s'étendre vers l'occident, en suivant le bord de la Méditerranée. C'est sous le calife Abdel-Meleck (*), vers le commencement du huitième siècle, que Mousa-Ben-Nosseir (**), un de ses lieutenants, poussa ses conquêtes jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Afrique. Il acheva de ranger la Mauritanie sous la domination musulmane. La ville de Ceuta, défendue par le comte Julien, beau-frère de Witiza, avait seule résisté à ses efforts. Les Sarrasins s'étaient établis dans le reste du pays où se trouvaient ainsi trois races bien distinctes. D'abord, les premiers habitants de cette partie de l'Afrique, les Berbers, se tenaient sur les hauteurs de l'Atlas et dans les sables du désert, où ils avaient été refoulés par les Romains. Les vilés étaient peuplées par une race hybride, née de l'alliance des anciens colons romains avec les débris des Carthaginois et avec les indigènes, et dans la-

quelle étaient venus se confondre des Goths, des Alains et des Vandales. Enfin, l'armée de Mousa était formée en grande partie d'Arabes, parmi lesquels on comptait les plus nobles des Koraïschites.

Mousa s'occupait à établir solidement la puissance musulmane chez les Berbers, et à propager la loi du prophète chez ces peuples plongés encore dans les superstitions du sabéisme et de l'idolâtrie, lorsque le comte Julien vint réclamer son assistance pour tirer vengeance du roi Rodrigue. On a vu déjà que Mousa ne passa pas lui-même en Europe. C'est une politique commune à toutes les nations conquérantes de lancer d'abord, sur le nouveau pays qu'elles veulent envahir, tout ce qu'il y a d'énergique dans celui qu'elles ont déjà vaincu. De cette manière elles atteignent un double but : d'abord de laisser derrière elles moins d'éléments de révolte ; ensuite, elles ménagent leurs propres forces, et souvent elles n'ont qu'à recueillir le fruit de la victoire remportée par ceux qu'elles ont ainsi jetés en avant. Mousa ne dérogea pas à cette habitude : il confia le commandement des expéditions dirigées contre l'Espagne à Tarif, chef berber, et les Berbers formaient la plus grande partie de l'armée qui vainquit Rodrigue sur les bords du Guadalete.

Le sentiment de jalousie qui existait entre les Arabes et les Berbers se manifesta dès les premiers instants. Mousa apprit avec dépit la victoire de son lieutenant. Un semblable succès allait au delà de ses espérances et de toutes ses prévisions : il envoya donc à Tarif l'ordre de s'arrêter, et se disposa à passer immédiatement en Espagne pour en achever lui-même la conquête. Après avoir laissé le commandement de l'Afrique à son fils Abd-Allah, il franchit le détroit à la tête d'une armée composée en grande partie d'Arabes.

Cependant Tarif, que l'ordre de Mousa était venu surprendre au milieu de ses succès, ne pouvait ni ne voulait obéir. Il avait attaqué et battu les

(*) Littéralement : le serviteur du roi.

(**) Moïse fils de Nosseir.

débris de l'armée des Goths, qui s'étaient ralliés à Eciya sur les bords du Xenil. Il était évident que s'il s'arrêtait comme on le lui enjoignait, il laisserait aux vaincus le temps de se reconnaître, et qu'il perdrait une partie des fruits de sa victoire. Il se déterminait donc à continuer activement la guerre. Il sépara son armée en plusieurs divisions : il donna le commandement de l'une d'elles à un renégat appelé par les auteurs arabes Mogueïth-el-Roumi (Mogueïth le Romain). C'était probablement quelque chef de la population romaine que les vainqueurs avaient trouvée établie dans les villes de la Mauritanie, ou bien, c'était un de ceux qui, avec le comte Julien, avaient trahi leur Dieu et leur patrie. Il avait ordre de marcher sur Cordoue. Une autre division, dirigée par Zaïd-ben-Kesadi, devait s'emparer de quelques villes du littoral. Tarif, à la tête de la troisième division, comptait traverser le territoire qui forme aujourd'hui le royaume de Jaën, la Sierra Morena, la vallée de l'Ana, les monts qui la séparent de la vallée du Tage, et arriver enfin jusqu'à Tolède, qui était la ville royale des Goths.

Ces trois expéditions furent également couronnées de succès. Mogueïth s'avança avec précaution, faisant éclairer sa marche par des soldats qui portaient le costume des Goths. Comme il approchait de Cordoue, ses éclaireurs surprirent un pâtre qui promit de leur indiquer un endroit où la muraille tombait en ruine, et par lequel il était possible de pénétrer dans la ville. Le chef arabe cacha son armée dans un bois de pins, qui, à cette époque, existait dans les environs. Lorsque la nuit fut venue, mille cavaliers, portant en croupe autant de fantasins, s'approchèrent en silence de la ville. Un violent orage, mêlé de grêle et de tonnerre, favorisa leur marche et leur permit d'arriver au pied des remparts sans être découverts. Le berger qu'ils avaient fait prisonnier leur montra une brèche, près de laquelle avait poussé un énorme figuier. En s'aidant des branches de cet arbre un

des Maures parvint à escalader la muraille. Alors Mogueïth, ayant déroulé son turban, lui en jeta le bout et s'en servit pour monter le second. Cette toile ainsi retenue par les premiers arrivés fut pour les autres une espèce d'échelle. Quand ils se trouvèrent en assez grand nombre sur le rempart, ils coururent vers une des portes de la ville, égorgèrent ceux qui la gardaient, et, l'ayant ouverte, livrèrent passage à ceux qui étaient restés dehors : alors ils se précipitèrent tous dans la ville, en poussant des cris de victoire. Au milieu du désordre, le gouverneur de la ville parvint à réunir quatre cents soldats chrétiens, avec lesquels il se réfugia dans une église consacrée à saint George. Il y avait fait transporter de l'eau et des vivres, et il s'y défendit avec courage. Il y a certainement de l'exagération dans le récit que fait Mariana, lorsqu'il prétend qu'ils résistèrent pendant trois mois. Mais ce qui paraît certain, c'est qu'ils combattirent jusqu'à ce que le feu ayant été mis à leur retraite, ils périrent tous dans l'incendie : aussi ce lieu fut-il appelé depuis *l'église du bûcher*, et demeura-t-il en grande vénération chez les chrétiens.

Zaïd-Ben-Kesadi prit en courant Malaga, Grenade. Il y laissa des garnisons, composées en grande partie de juifs, qui, trop heureux de se soustraire aux persécutions exercées contre eux par les Goths, avaient embrassé avec empressement le parti des vainqueurs. Il rejoignit ensuite Tarif, avant que celui-ci fût arrivé devant Tolède. Ils mirent ensemble le siège devant cette capitale. Les chroniques ne sont pas d'accord sur la manière dont ils s'en rendirent maîtres. L'archevêque don Rodrigue raconte que, par haine pour les chrétiens, les juifs livrèrent aussitôt les portes aux ennemis. Don Lucas de Tny raconte les faits d'une manière différente. Les chrétiens de Tolède, dit-il, étaient peu nombreux ; mais la ville, située sur un rocher que le Tage entoure presque de tous les côtés, pouvait facilement être défendue. Ils résistèrent donc avec courage

pendant plusieurs mois. Enfin, le dimanche des Rameaux, ils sortirent pour aller, suivant l'usage, en procession à l'église de Sainte-Léocadie du Faubourg. Les juifs profitèrent de ce moment pour ouvrir les portes aux Sarrasins, qui se précipitèrent dans la ville et qui en massacrèrent tous les défenseurs. Les auteurs arabes disent, au contraire, que les habitants capitulèrent sans faire une longue résistance.

Lorsqu'on trouve tant de diversité dans les récits, il y aurait de la témérité à affirmer que l'un est plus vrai que l'autre; cependant il est des circonstances qui rendent la dernière opinion plus probable. Les principaux seigneurs qui habitaient ordinairement la ville et qui auraient pu la défendre avaient péri sur les bords du Guadalquivir. Beaucoup d'entre eux, commandés par l'évêque Oppas, étaient passés dans les rangs des Arabes. Enfin, un plus grand nombre encore avaient pris la fuite, épouvantés par les récits effrayants qui arrivaient de toute part; aussi est-il probable que Tolède se rendit à composition presque sans s'être défendue.

Les conditions imposées par les vainqueurs aux villes qui se soumettaient étaient d'ailleurs assez douces : ils réservaient toute leur rigueur pour celles qui résistaient ou pour les Espagnols qui avaient fui. Ils séquestraient tous les biens de ces derniers; mais ordinairement ils se bornaient à exiger un tribut du cinquième, et quelquefois du dixième seulement des revenus. Ils laissaient aux chrétiens la liberté de suivre leur religion, à la condition d'en exercer les pratiques dans l'intérieur seulement de leurs temples, et surtout de ne mettre aucun obstacle à la conversion de ceux de leurs compatriotes qui voudraient embrasser l'islamisme. Ils leur interdisaient de construire des églises nouvelles, mais ils leur laissaient une grande partie de celles qui existaient. Ainsi, à Tolède, les chrétiens en conservèrent sept : c'étaient celles consacrées à saint Just, à saint Torquatius, à saint Lucas, à saint

Marc, à sainte Eulalie, à saint Sébastien et à Notre-Dame du Faubourg. Tarif s'établit dans le palais des rois goths. Les auteurs arabes, qui ne sont pas moins prodigues de fables que les chroniqueurs chrétiens, font un merveilleux récit des richesses qu'il y trouva. A la mort de chaque roi goth, disent-ils, on déposait dans le trésor la couronne que ce prince avait portée, et Tarif trouva ainsi à Tolède vingt-cinq couronnes d'or enrichies des pierres les plus précieuses : c'étaient celles des vingt-cinq rois goths qui avaient fixé leur résidence en Espagne. Pour apprécier ce conte à sa juste valeur, il suffit de se rappeler que Léovigilde fut le premier de la race gothique qui porta les insignes royaux, et de Léovigilde à Rodrigue on ne compte que dix-huit rois.

Tarif ne s'arrêta pas à Tolède, il poussa ses conquêtes jusque dans la vallée du Duero et dans celle de l'Èbre. Dans une ville située sur les bords du Xalón on trouva, disent les Arabes, une table faite d'une seule émeraude et montée en or : c'était la table de Salomon. Les Goths s'en étaient emparés lors du pillage de Rome, où elle avait été apportée par Titus après la destruction du temple de Jérusalem. Ils donnèrent à cet endroit le nom de *Medina Talmeyda*, qui signifie la ville de la table : elle s'appelle aujourd'hui Medina-Celi.

Dès que Mousa fut débarqué à Al-géciras, il s'efforça d'éclipser par ses conquêtes la gloire de son lieutenant. Il s'abstint soigneusement de passer dans le pays que celui-ci avait déjà parcouru. Il commença par s'emparer de quelques villes voisines du point où il avait pris terre. Il enleva d'assaut l'antique Asido, à laquelle les Maures donnèrent par la suite le nom de *Medina-Sidonja*. Il marcha ensuite sur Carmona, qui lui fut livrée par la trahison du comte Julien. Celui-ci, feignant d'être poursuivi par les Maures, vint, à la tête des siens, demander un asile dans la ville. Dès qu'il y fut entré, il s'empara d'une porte qu'il ouvrit aux Arabes. Après cette conquête

facile. Mousa courut attaquer Séville, dont la résistance ne dura qu'un mois. Ossonaba, Pax Julia, aujourd'hui Beja, furent rapidement enlevées. Enfin, en remontant le cours de la Guadiana, Mousa arriva devant Mérida, cette colonie des vétérans d'Auguste, que les empereurs avaient embellie de tant de majestueux édifices. En apercevant les monuments dont elle était remplie, Mousa s'écria qu'il semblait que l'univers entier avait dû se réunir pour la construire. « Heureux, ajouta-t-il, celui qui serait maître d'une semblable cité. » Cependant, il ne pouvait songer à s'en emparer aussi rapidement que de Séville et de Carmona. Tout ce que l'art de la guerre avait alors inventé pour rendre les places imprenables avait été mis en usage. Les murailles étaient garnies de machines de toutes sortes. Les habitants étaient nombreux et bien déterminés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils faisaient de vigoureuses sorties, et souvent ils venaient enlever les premières tentes du camp des assiégeants. Mousa profita de leur impétuosité pour les attirer dans une embuscade. Il avait remarqué près de la ville une carrière profonde; elle lui parut disposée tout exprès pour ce qu'il méditait. Pendant la nuit, il y fit entrer sans bruit une partie de son armée. Dès que le jour fut venu, un petit corps de troupes courut insulter les murailles et provoquer les assiégés. Ceux-ci sortirent en foule, chargèrent les Arabes qui fuyaient devant eux et les poursuivirent avec intrépidité. Mais lorsque les fuyards eurent entraîné les Espagnols assez loin de la ville, ils firent volte-face; les soldats cachés dans la carrière sortirent précipitamment de leur embuscade, coupèrent la retraite aux chrétiens, qui se trouvèrent attaqués à la fois de tous les côtés. Ce ne fut qu'en faisant des pertes énormes qu'ils parvinrent à regagner la ville; aussi, rendus prudents par ce malheur, ils se bornèrent dans la suite à défendre leurs murailles. Mais chaque jour leur nombre diminuait. On amenait, au contraire, de nouveaux ren-

forts à Mousa. Abdelaziz, un de ses fils, venait d'arriver au camp à la tête de sept mille cavaliers et d'un grand nombre d'archers berbères. Les vivres commençaient à manquer aux assiégés; ils songèrent donc à capituler. Mousa avait la barbe et les cheveux blancs; aussi parut-il si vieux aux parlementaires envoyés par les habitants, qu'ils se demandaient s'il pourrait vivre jusqu'à la fin du siège. Cependant les négociations, qu'ils avaient d'abord rompues, se renouèrent, et, cette fois, les députés trouvèrent Mousa beaucoup plus jeune. Il avait les cheveux et la barbe d'un brun qui tirait sur le roux. Il les avait teints; mais les Espagnols, ne soupçonnant pas cet artifice, ne surent comment expliquer ce changement; ils l'attribuèrent à un prodige, et dirent à leurs compatriotes qu'il fallait bien céder à un homme qui n'était pas soumis aux lois ordinaires de la nature, et qui rajeunissait à volonté.

Les conditions furent à peu près les mêmes que celles accordées aux autres villes. Indépendamment du tribut qu'il exigea, Mousa confisqua les biens de tous ceux qui étaient morts pendant le siège, ou qui voulaient quitter la ville. Il prit également la moitié des églises pour les convertir en mosquées, et se fit donner la moitié de leurs ornements. Enfin, il exigea qu'on lui remit comme otages les principaux Espagnols, qui, après la bataille du Guadalete, s'étaient réfugiés à Mérida. De ce nombre se trouvait Egilona, veuve du roi Rodrigue.

Mousa partit de Mérida pour se rendre à Tolède. A sa rencontre vint Tarif qui, le connaissant avide de richesses, lui offrit les bijoux précieux qu'il avait eus pour sa part du butin. Il lui donna même la fameuse table de Salomon. Il espérait apaiser de cette manière le ressentiment du vieux général. Mousa accepta tout ce qui lui était offert. Mais, le lendemain, il interrogea Tarif en présence des chefs de l'armée, lui demanda pourquoi il ne s'était pas conformé aux ordres qu'il avait reçus, lui reprocha sa désobéissance, lui ôta le commandement

qu'il remit à Mogueith-el-Roumi. Cependant, celui-ci agit avec générosité; il s'efforça de disculper Tarif, et reprocha, avec chaleur, à Mousa, l'injustice de sa conduite. Peu de temps après, Mousa, forcé peut-être de céder aux réclamations des Berbers, qui redemandaient leur général, feignit de se réconcilier avec lui et le remit à la tête de ses troupes; alors ces deux généraux se rendirent ensemble devant Saragosse, dont le siège était commencé depuis plusieurs mois. A leur arrivée, cette ville, qui était vivement pressée, demanda à capituler. Mousa parcourut ensuite rapidement la Catalogne, dont il prit toutes les villes importantes. Barcelone, Tarragone, Roses se rendirent à lui. On dit même qu'il passa les Pyrénées, et qu'il s'empara de Narbonne; mais il est plus probable que la prise de cette ville n'eut lieu que plus tard, et que les Arabes se bornèrent cette fois à pousser quelques reconnaissances dans la Gaule narbonnaise.

Pendant ce temps, Abdelaziz, fils de Mousa, était chargé de soumettre la partie de l'Andalousie que baigne la Méditerranée. Le capitaine goth qui commandait dans cette province, s'appelait Theudemir. C'était un homme de courage, qui s'était principalement distingué à la malheureuse bataille du Guadalet. Après la mort ou la fuite de Rodrigue, il s'était retiré, à la tête de quelques soldats, dans les montagnes qui font aujourd'hui la limite occidentale du royaume de Murcie. Les siens l'avaient proclamé roi, et il avait pris la résolution de défendre ce pays, que les Arabes appelèrent, pendant quelque temps, la terre de *Tadmir* (*). Il se défendit avec succès dans les montagnes, harcelant sans cesse, dans les défilés, Abdelaziz, qui s'efforçait en vain de l'attirer à une bataille. Enfin, les chrétiens se trouvèrent dans

une telle position, qu'il ne leur fut plus possible de refuser le combat. Teudemir fut vaincu, et forcé de chercher un refuge dans la plus prochaine ville fortifiée: c'était Orihuela. Ce capitaine s'y enferma, bien déterminé à tirer de sa position le meilleur parti possible. Sa garnison était peu considérable, mais il fit habiller en soldats, et placer sur les remparts, toutes les femmes de la ville. Il fit ainsi croire aux ennemis qu'Orihuela avait de nombreux défenseurs, et, par ce stratagème, il obtint d'Abdelaziz une capitulation honorable (*).

Tarif, de son côté, ne restait pas

(*) En voici le texte authentique, tel qu'il a été traduit de l'arabe par M. Ch. Romey :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux : Rescrit d'Abdelaziz, fils de Mousa, pour Teudemir Ben-Gobdos (fils des Goths). — Qu'il lui soit accordé la paix, et que ce soit pour lui une stipulation et un pacte de Dieu et de son prophète, savoir : Qu'il ne sera déposé ni éloigné de son royaume; que les fidèles ne tueront, ne captiveront ni ne sépareront les chrétiens, leurs fils ni leurs femmes, ni ne leur feront violence en ce qui concerne leur loi (leur religion); qu'on ne brûlera pas leurs églises; sans autres obligations de leur part que celles ici stipulées. Il demeure entendu que le pouvoir de Tadmir s'étendra et s'exercera pacifiquement sur les sept villes dont les noms suivent : Aourioualet, Baleutolat, Locant, Moula, Biscaret, Atzhi et Dourcat; qu'il ne s'emparera pas des nôtres; qu'il ne donnera point asile à nos ennemis, ni ne leur prètera assistance, et qu'il ne nous cachera pas, les connaissant, leurs projets contre nous. Lui et les siens se soumettent à payer une redevance annuelle d'un dinar d'or par tête, quatre mesures de froment, quatre d'orge, quatre de vin cuit, quatre de vinaigre, quatre de miel et quatre d'huile; et les esclaves ou paysans payeront la moitié. — Fait le 4 de redjeb de l'an 94 de l'hégire; et ont signé le présent rescrit, etc. » 5 avril, 713 de J. C.

On croit que les villes dont les noms se trouvent énoncés dans cette capitulation sont Orihuela, Valence, Alicante, Mula, Bigerra, Aspis et Lorca.

(*) Il avait élevé au pied de ces montagnes une forteresse dont le nom arabe, *Garietoucat Tadmir*, la forteresse de Teudemir, paraît avoir été l'origine du nom de *Caravaca*, qu'elle porte aujourd'hui.

inoccupé. Il descendait le long de l'Ebre, et, après avoir soumis Tortose et les autres villes qui se trouvent sur ses rives, il retournait vers le couchant, prenant Denia, Xativa, et s'avancant le long de la Méditerranée, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au pays de Theudemir. Il y avait, comme on le voit, des conquêtes pour tous les chefs. Cependant cette continuité même de succès eut de funestes effets pour les Sarrasins, car elle entretenait la jalousie entre Tarif et Mousa. Ils écrivaient l'un et l'autre au calife pour s'accuser réciproquement de compromettre les progrès de l'islamisme. Abd-el-Meleck, pour mettre fin à ces discussions, leur envoya l'ordre de se rendre l'un et l'autre auprès de lui à Damas. Tarif obéit sans balancer. Mousa, au contraire, chercha des prétextes pour ne pas aller en Syrie. Il se préparait à porter la guerre dans les montagnes de la Galice, où les chrétiens se rassemblaient. Il était à Lugo, à la tête de son armée, lorsqu'un second messager vint saisir la bride de son cheval et lui intimer les ordres du calife. Mousa avait, dit-on, formé un projet gigantesque. Il voulait soumettre l'Europe entière à la loi du prophète. Il comptait conquérir successivement les Gaules, la Germanie, l'Italie, la Grèce, tandis qu'une autre armée musulmane s'avancerait par l'Asie Mineure. C'était à regret qu'il apportait un instant de retard à l'accomplissement d'une semblable entreprise; mais, avant tout, il fallait obéir. Il laissa le commandement de l'Espagne à son fils Abdelaziz, et il se mit en route pour se rendre auprès du calife. Sur ces entrefaites, Abd-el-Meleck vint à mourir. Il fut remplacé par Soliman, homme cruel et de peu de valeur personnelle, qui se plut à placer Mousa en présence de son capitaine. Parmi les choses précieuses que Mousa avait apportées au calife, comme dépouille du pays conquis, se trouvait la fameuse table d'émeraude. Il en exaltait la valeur. — Oui, dit alors Tarif, mais ce n'est pas vous qui l'avez con-

— C'est moi qui l'ai enlevée aux infidèles, répondit Mousa.

— Pourquoi donc, reprit Tarif, ne donnez-vous que trois des quatre pieds de cette table?

— Elle était ainsi lorsque je l'ai trouvée.

— Qu'on juge de la véracité du fils de Nosseir, dit alors Tarif en montrant le quatrième pied qu'il avait conservé lorsqu'il avait donné à Mousa ce précieux butin.

Le vieux général, convaincu de mensonge, fut condamné par Soliman à payer une amende considérable, et à rester pendant un jour exposé en public. Sans doute cette punition n'avait pas alors le caractère infamant que nos mœurs lui attribuent aujourd'hui, car le calife n'en continua pas moins à recevoir Mousa dans son palais. Il se plaisait à causer avec lui; il aimait à l'entendre parler des combats qu'il avait livrés et des peuples qu'il avait vaincus. Néanmoins, il ne rendit le commandement ni à Mousa ni à Tarif.

Ce furent ces dissensions entre les chefs musulmans qui firent le salut des chrétiens: elles leur laissèrent le temps de se reconnaître, et les préservèrent d'une ruine complète, qu'ils n'eussent probablement pas évitée si les vainqueurs fussent restés unis. Pélage, duc de Cantabrie, celui qui avait été le protospathaire de Rodrigue, avait déjà, du temps de Witiza, trouvé un asile dans les montagnes des Astures et des Cantabres. Il s'y était de nouveau réfugié, et rassemblait autour de lui tous les chrétiens qui venaient y chercher un asile.

Abdelaziz, de son côté, se montra moins jaloux de faire de nouvelles conquêtes que d'organiser l'administration de celles qui avaient été faites par son père. Il s'appliquait à régulariser la perception des impôts. Les guerres avaient considérablement dépeuplé l'Espagne. Abdelaziz fit venir une grande quantité de Maures pour la cultiver. Il protégea les chrétiens, qui aimèrent mieux rester soumis aux vainqueurs que d'aller dans les montagnes chercher une liberté sans doute plus glo-